

Am 125

g. Rict

Res 244 Bze 125

B.U. NICE - LETTRES



D 092 2039310



L'AMITIÉ

D'EDGAR QUINET ET DE MICHELET

(1825-1875)

On vient de commémorer le centenaire de la naissance d'Edgar Quinet; un député a proposé aussi de transporter ses cendres et celles de Michelet, au Panthéon. C'est le moment, semble-t-il, d'évoquer leur amitié célèbre, aussi étroite que celle qui unit Ernest Renan et M. Berthelot. Les épisodes politiques en sont connus, beaucoup plus, à coup sûr, que son intimité charmante, et c'est la raison pour laquelle on rapportera plutôt quelques épisodes de celle-ci, en manière d'hommage à ces illustres mémoires.

A vrai dire, la besogne est singulièrement facilitée par les nombreux ouvrages que M^{me} Edgar Quinet a consacrés à la mémoire de son mari comme : *Mémoires d'exil* (1868-1870), *Avant l'exil, depuis l'exil*. Mais il y en a peu d'aussi expressifs que le dernier paru : *Cinquante ans d'amitié, Michelet-Quinet, 1825-1875*; il n'y en a pas de plus ému, ni de plus émouvant.

Leur première rencontre chez Cousin mérite d'être racontée pour sa saveur. Le philosophe, comme on sait, débordé de travail, à moins qu'il fût un peu paresseux ou peu enclin aux compilations utiles, mais ennuyeuses, avait la spécialité de confier ces travaux à ses disciples, puis de profiter de leurs résultats pour ses propres ouvrages. Il est juste de reconnaître qu'il faisait valoir ensuite ses collaborateurs bénévoles, et, d'ailleurs, aucun ne s'est

plaignait gravement de cette manière d'agir.

« Une des choses dont je fus extrêmement surpris, raconte Quinet, remonte à mes premières entrevues avec Michelet. M. Cousin nous accabla l'un et l'autre de compliments, d'éloges; il nous interrogeait sur nos travaux et nos projets. Lorsque nous lui eûmes exposé notre plan d'avenir, tous deux lancés dans la philosophie de l'histoire, Michelet par Vico, moi par Herder, M. Cousin prit un air grave, et, avec sa solennité accoutumée, il nous fit un magnifique discours sur la beauté, la sainteté du sacrifice, la nécessité d'immoler nos goûts, nos aspirations, l'avenir auquel nous nous croyions appelés. Selon M. Cousin, notre devoir nous commandait des travaux obscurs, laborieux, fastidieux; il fallait nous y adonner, ensevelir dix années de notre jeunesse... Saisissant nos mains, il s'écria : « Oui, mes jeunes amis, je ne vois pas d'avenir plus beau que celui dont je vais vous tracer le plan. Vous, Quinet, vous allez entreprendre pendant dix ans une traduction des commentaires d'Olympiodore. Et vous, Michelet, je vous réserve saint Bernard. Voilà une mission digne de vous deux. Allez, mes amis, mettez-vous immédiatement à l'œuvre, et vous m'en remercirez un jour.

« Sur l'escalier, tous deux s'entre-regardèrent, au comble de l'étonnement.

— Eh bien! dit Quinet à Michelet, que vous semble des conseils de M. Cousin? êtes-vous décidé à vous enterrer pendant dix ans dans les œuvres de saint Bernard?

— Jamais de la vie! et vous, est-ce à

l'autre; leurs joies, leurs peines et leurs travaux devinrent communs par l'intérêt qu'ils y prenaient l'un et l'autre. La vie les sépara, d'ailleurs, assez vite, Quinet allant étudier en Allemagne, à l'Université de Heidelberg, puis

voyageant en Grèce, en 1829, à la fin de la guerre de l'Indépendance, enfin revenant en Allemagne, et Michelet se décidant à faire son voyage d'Italie. Mais leurs lettres sont fréquentes, et l'on peut dire que, si loin l'un de l'autre, ils sont cependant tout proches par la pensée et les aspirations.

A nul moment, cependant, cette amitié ne fut plus vivace ni plus tendre que pendant la durée de l'exil de Quinet, quand, après la suppression de son cours au Collège de France, on lui intima l'ordre de quitter la terre natale. Il résida d'abord en Belgique, puis en Suisse, où il trouva le calme nécessaire à ses travaux. Il s'installa, le 28 octobre 1858, à Veytaux, petit village



Olympiodore que vous allez consacrer votre existence?

— Pour rien au monde!...

« Et nous fûmes quelque temps sans retourner chez M. Cousin. Il ne nous en reparla plus; il avait trop d'esprit, de finesse pour insister quand il voyait à qui il avait affaire. »

Depuis lors, aucun des deux amis ne fit un acte important qu'il n'en avertît

situé au-dessus de Chillon, où il loua la moitié d'une vieille maison meublée; il y séjourna pendant douze ans.

M^{me} Quinet rappelle avec émotion le séjour que firent Michelet et sa femme, à Veytaux, en 1861. Le héros de la fête fut le fameux sansonnet qui était *le bon génie du foyer*. M. d'Haussonville, Laurent Pichat s'informaient de ses nouvelles dans chacune de leurs

ettes, et Jules Janin lui consacra un article dans le *Journal des Débats*. C'était le compagnon inséparable de Quinet, avec lequel il faisait la sieste, caché dans la poche de son gilet ou dans le creux de sa main. « Il remplissait la maison de ses chants variés, de ses discours; sa voix rauque tenait des propos que chacun interprétait à sa guise: *A bas l'Empereur!* criait-il en son jargon. » Est-il besoin de dire que le sansonnet fit fête à M^{me} Michelet, *la mère aux oiseaux*, et que, dès son arrivée, il vint se percher sur sa tête? Les oiseaux reconnaissent, d'instinct, leurs amis.

Au témoignage de tous, ce mois de septembre, passé en commun, fut délicieux; que de charmantes conversations se tinrent au verger, entre les deux amis, assis sur un banc, qui y est encore, et leurs femmes, qui préféraient le gazon! « L'ombre de la montagne, écrit Quinet, y entretient jusqu'à midi une fraîcheur délicieuse; le verger et la maison, situés à mi-côte, dominent le lac dans une incomparable exposition, protégés au nord par les pentes boisées du mont Souchaux, à l'est par les rochers et les bois de Chillon... L'œil embrasse un horizon demi-circulaire; le paysage, adouci par l'encadrement du feuillage, est à la fois plein de grâce et de grandeur. A gauche, la Dent du Midi, avec ses neiges

éblouissantes; en face, les Alpes de Savoie, noires pyramides, impriment à la contrée un caractère de sévérité que tempèrent les vertes et riantes collines de Montreux, Clarens, et les contours harmonieux du lac découpé en golfes,



EDGAR QUINET

en promontoires. Enfin la ligne bleue du Jura se dessine nettement au couchant, si le ciel promet de rester beau; elle se charge de nuées grises, si le temps se gâte, car c'est de France que nous viennent les orages. »

A leurs pieds, ils voyaient le petit sentier qui mène au bois de Chillon, des vergers verdoyants, une belle allée de noyers qui grimpe à Veytaux, et des

vignes « descendant jusqu'au niveau du lac... lac de cristal bleu, d'or fondu ou de plomb, selon l'aspect du ciel;... de rares voiles latines, des barques de pêcheurs, des bateaux à vapeur glissent sur la lame étincelante; les branches de marronniers tamisent le miroitement du lac et la réverbération de feu des rochers ». Au nord-ouest, c'est Glion, le Righi vaudois, Caux, le ravin de la Veraye, la dent de Naye et le *cône vert* du Chamosal. Jamais le style du philosophe n'a été plus ému ni chatoyant que pour décrire ce délicieux coin de terre; d'ailleurs, le lac Léman n'a-t-il pas toujours été pour les écrivains un excellent inspirateur, depuis Jean-Jacques Rousseau et madame de Staël?

Georges Asaky, le beau-père de Quinet, le colonel Chanas et sa femme, d'autres encore furent réunis, ce mois de septembre, à la salle à manger de Veytaux. On portait des toasts à la France et à la République, dans la coupe d'exil en cristal sur laquelle étaient gravés les titres de tous les ouvrages de l'écrivain parus depuis 1851. Le soir, on reconduisait les amis jusqu'au bosquet de Julie.

« Puis la veillée se prolongeait avec M. et M^{me} Michelet, aux bords du lac, sous un ciel étincelant d'étoiles. Oui! ce fut un mois délicieux! » s'écrie M^{me} Edgar Quinet, et l'on sent dans son exclamation tout le regret des belles journées écoulées en compagnie de ces grands hommes, si prévenants, si bons, si déferents l'un pour l'autre, et dont le ravissement était sans pareil de se revoir parmi des paysages aussi enchanteurs.

M. et M^{me} Michelet partirent pour le midi, où ils allaient passer l'hiver, et Quinet leur écrit: « Chers amis, votre absence nous a laissés dans une grande solitude; je ne m'en étais pas aperçu auparavant. Pour nous remettre, nous sommes allés trois semaines à Genève... Combien je m'étais accoutumé à vous

voir tous deux! Il me semblait que cela devait durer toujours. — Que font-ils? que disent-ils à ce moment? — Voilà ce que nous ne cessons de nous demander... Adieu, très chers amis que je ne puis séparer! Ah! croyez-vous que vous m'êtes bien présents! Le san-sonnet se rappelle à tue-tête à *la mère aux oiseaux*. »

*
* *
*

Le séjour à Veytaux avait été trop agréable pour qu'il ne se renouvelât pas souvent. Michelet et sa femme revinrent en juillet et s'installèrent à la pension Masson. Les deux écrivains passèrent leur temps en causeries au verger, devant le lac, et Michelet déclamaient les vers de Dante:

« Guido, je voudrais que Lappo et toi nous fussions pris par enchantement et mis dans un vaisseau... que le bon enchanteur mît avec nous sa dame, puis Béatrice, et que là, parlant toujours d'amour... etc. »

Ou bien il faisait de l'esprit, et du pire, par exemple à propos de l'aventure de l'historien Vaulabelle, quand il disait: « Tant vaut l'homme, tant vaut la belle; » et, comme on riait: « Voilà ce qu'il faut contre les névralgies, de ces bonnes grosses bêtises. »

Les deux dames — *la petite sœur*, M^{me} Michelet, qui s'appelait aussi *Pic-Vert*, cette année-là, et *la grande sœur*, M^{me} Quinet, — excellentes marcheuses, faisaient de magnifiques excursions à Glion, au Pont de Pierre, et revenaient au crépuscule, chantant à tue-tête: *Castilbelza, l'homme à la carabine*...

« J'ai passé ici des jours de bonheur, dit M^{me} Michelet en prenant congé de ses amis. Je n'ai jamais senti un tel épanouissement. »

Nouvelle visite en 1867. M. et M^{me} Michelet descendent à Vevey pour coucher à l'*Hôtel de la Clef*, illustré par le passage de Jean-Jacques Rousseau. Ils déclarèrent le lendemain que jamais ils n'avaient été aussi mal. A Veytaux,

on fêta par des fleurs, des vers, des toasts, les *Mémoires d'un Enfant*, que venait de faire paraître M^{me} Michelet. Et Quinet, d'une voix forte : « Je bois à une chose immortelle, l'*Histoire de France*; le monument est achevé! » Au bout d'un mois, Michelet s'en fut s'installer à Bex, pour y étudier *la Montagne*. « Bex et Veytaux! écrit Edgar Quinet, le 18 juin 1867, que de projets j'ai faits d'aller vous surprendre! J'ai craint de vous trouver envolés! Pourquoi ne venez-vous pas tous deux vous sécher de ces pluies perpétuelles sur votre terrasse de Masson-Matter et dans notre maison, qui vous attend toujours! »

Il y eut bien, parfois, quelques petits froissements; mais, selon l'expression de M^{me} Quinet, la cause en était le contraste bien naturel entre l'atmosphère d'un salon de l'Empire libéral et le souffle âpre, l'air libre des Alpes, qui passait sur Veytaux. Mais rien ne put prévaloir contre l'immuable amitié, comme écrit Michelet, le 9 septembre 1868, ni contre ces sentiments « que rien ne peut altérer en ce monde, ni dans les mondes ultérieurs ».

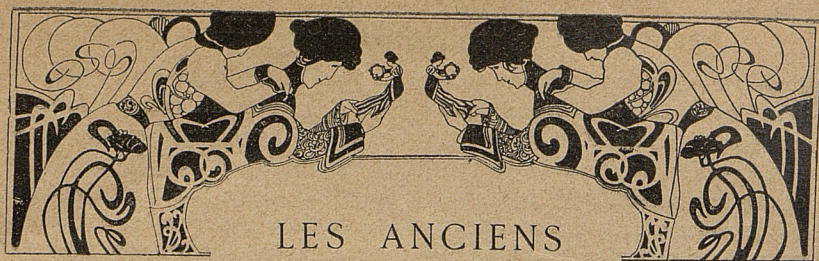
Quinet ajoutait de son côté : « Tous

les jours quelqu'un nous quitte. Restons donc l'un à l'autre. Notre amitié est notre honneur. Nous devons à ce triste temps celui de donner l'exemple d'une telle amitié entière jusqu'à la fin. Quelle joie pour nos ennemis, s'ils pouvaient nous supposer séparés! Il y a dans ce moment une lueur de renaissance et de réveil en France. C'est donc le moment de nous rapprocher et non pas de nous éloigner... Rien ne me séparera de vous, *entendez bien cela*. Je croirais me séparer d'une bonne portion de moi-même. »

Le 6 décembre 1869, Michelet écrivait à M^{me} Quinet : « Nos sentiments pour Veytaux, n'en doutez pas, sont invariables. » Ainsi en fut-il jusqu'à ce que la mort de Michelet, le 10 février 1874, et celle de Quinet, le 27 mars 1875, dénouèrent ce que n'avaient pu ni les intrigues, ni l'éloignement, ni la vieillesse, et qui mériterait d'être glorifié en un monument de marbre, où les deux amis seraient figurés se tenant par la main, comme ils firent sur les routes de la vie.

GEORGES RIAT.





LES ANCIENS

TRAITÉS DE CIVILITÉ

« Je ne nie pas que la *Civilité* ne soit la plus humble section de la philosophie ; mais, tels sont les jugements des mortels, elle suffit aujourd'hui à concilier la bienveillance, et à faire valoir des qualités plus sérieuses. »

Ainsi parle Erasme dans la préface de son livre intitulé *De civilitate morum puerilium*, ouvrage qui, selon toute vraisemblance, est le premier recueil des principes du savoir-vivre.

Cette « humble section de la philosophie » nous paraît d'autant plus intéressante à étudier, qu'elle est de nos jours de moins en moins cultivée : notre société égalitaire a relégué de longue date au magasin des accessoires — comme objets encombrants et suspects — ces exquis procédés de délicatesse érigés en préceptes formels dans les codes d'urbanité d'autrefois. Du reste, l'orgueilleuse Angleterre, probablement jalouse d'un mérite que tous les peuples reconnaissent éminemment français, a su implanter en Europe, sous le nom de *chic britannique*, un laisser-aller général.

Cela n'empêche pas la vieille politesse d'antan, qui semble entrée définitivement dans le domaine de la légende, d'avoir, malgré tout, des origines précises — à notre avis, on ne saurait mieux les retrouver, ces origines, que dans les traités de « civilité puérile et honnête » en usage dans les siècles derniers. Il est vrai que ces opuscules ne renferment pas uniquement des conseils de

distinction raffinée : ils contiennent aussi toutes les règles élémentaires de la bienséance, énoncées même gauloisement, suivant le style de l'époque ; ce qui fait de ces petits manuels de véritables chefs-d'œuvre de prose savoureuse et naïve. On ne doit pas oublier, en effet, que ces traités étaient destinés à l'éducation des enfants, et que l'enseignement de la *Civilité* fit, jusqu'en 1820, partie des programmes scolaires.

Ainsi que nous le disions en commençant, l'auteur de *l'Éloge de la folie*, ce philosophe caustique et original, fut le premier écrivain qui eut l'idée de réunir en un volume une série de maximes dictant au jeune garçon la façon de se comporter vis-à-vis de ses camarades et vis-à-vis de lui-même.

Avant Erasme, ces préceptes étaient épars dans quelques ouvrages dont le plus répandu, celui qu'on mettait entre les mains des écoliers, était le *Disticha de moribus ad filium*, de Caton ; le *Traité de la jeunesse*, de Plutarque, avait aussi une certaine vogue : il paraît, d'ailleurs, avoir inspiré légèrement Erasme. Cependant, ce n'est pas la lecture de ces livres ni le désir de les imiter qui engagea le philosophe à écrire le sien. Ce fut plutôt la grossièreté de ses contemporains qui, choquant sa nature fine et sensible, le décida à tenter la conversion des mœurs de son époque.

Déjà, dans ses *Colloques*, il avait pris à tâche de corriger ces allures incon-

venantes en les ridiculisant. Le chapitre des *auberges* nous montre, de façon fort réaliste, toute la vulgarité des gens qu'on était sujet à rencontrer en voyage.

Ils sont sales, désagréables à voir : ils crachent partout.

Arrivés à l'hôtel, ils font sécher, au feu, des vêtements mouillés, et toute la salle en est empuantée; il y en a qui nettoient leurs bottes à table.

Le couvert est mis : une nappe de toile grossière, tellement usagée qu'elle ressemble à la voile des navires fatigués d'un long voyage. C'est un vieux barbare qui passe les plats : il transpire tellement que sa sueur tombe dans le plat qu'il apporte, ce qui cependant n'empêche pas les convives de se ruer à l'assaut des meilleurs morceaux sans se préoccuper de son voisin.

Les uns se grattent la tête, d'autres épongent leurs fronts ruisselants.

Impossible d'ouvrir la fenêtre de la salle, sans que vingt voix crient : « Fermez ! »

On comprend, d'après cette peinture, qu'Erasmus ait conçu l'idée de façonner un peu ses semblables en leur indiquant la manière de se bien tenir. L'ouvrage qu'il entreprit dans ce but, à la fin de sa vie, parut en 1530. Il contient sept chapitres, une conclusion et une préface dont nous avons cité un passage en commençant : dans cette préface, Erasmus s'excuse de traiter un sujet aussi modeste. C'est en somme une éducation complète qu'il veut faire : il enseigne, par exemple, la manière de se moucher.

Il n'est pas convenable de souffler bruyamment par les narines, ce qui dénote un tempérament bilieux ; il est ridicule de faire passer sa voix par le nez : c'est bon pour les joueurs de cornemuse ou les éléphants.

Ce sont aussi les conseils suivants, sur la propreté :

Il faut avoir soin de se tenir les dents propres : les blanchir à l'aide de poudres est efféminé; les frotter de sel ou d'alun est nuisible aux gencives.

S'il reste quelque chose entre les dents, il ne faut point l'enlever avec la pointe d'un couteau, ni avec les ongles comme le font les chiens et les chats, ni à l'aide de la serviette : sers-toi d'un brin de lentisque, d'une plume,

ou d'un de ces petits os qu'on retire de la patte des coqs et des poules.

Puis il indique les règles à suivre quand il arrive de bâiller ou d'éternuer.

Si le bâillement te prend et que tu ne puisses ni te détourner, ni te retirer, couvre-toi la bouche de ton mouchoir ou avec la paume de la main, puis fais le signe de la croix. S'il arrive d'éternuer en présence de quelqu'un, il faut te détourner un peu; quand l'accès est passé, il faut faire le signe de la croix, puis soulever son chapeau pour rendre leur politesse aux personnes qui ont salué ou qui ont dû le faire : c'est chose religieuse de saluer ceux qui éternuent. Il n'appartient qu'aux sots d'éternuer bruyamment pour faire parade de leur vigueur.

On remarquera, en passant, cette abondance de signes de croix; un pareil usage semble être plutôt une superstition qu'une pratique religieuse. On sait, en effet, que chez les anciens, l'éternuement était en quelque sorte un oracle perpétuel qui les avertissait, en certaines occasions, du parti qu'ils devaient prendre, du bien ou du mal qui devait leur arriver. Si par exemple, un amoureux écrivait à l'objet de sa flamme, venait à éternuer, il prenait cet incident pour une réponse et jugeait par là que la personne aimée répondrait à ses vœux.

On tirait aussi de semblables inductions des éternuements simples, de ceux qui se faisaient à droite et à gauche. Mais l'idée d'invoquer la protection de Dieu serait venue simplement d'une épidémie qui aurait sévi au ^v^e siècle, et le malade en mourant aurait éternué plusieurs fois de suite.

Erasmus parle aussi, d'une façon générale, de la tenue qu'on doit avoir à table, et des formalités à observer avant de s'y mettre.

Ne t'assois pas à table, dit-il, sans t'être lavé les mains; nettoie avec soin tes ongles, de peur qu'il n'y reste quelque ordure et qu'on ne te surnomme : *aux doigts sales*.

Si par hasard tu te trouves trop serré, il est à propos de relâcher ta ceinture ce qui serait peu convenable, une fois assis.



L'auteur de la *Civilité* tient également beaucoup à la gaité des convives pendant les repas, gaité qu'il avait déjà recommandée en ces termes dans les *Colloques* :

Recevez vos convives d'un air gracieux, parlez-leur avec gaité ; ayez soin que vous *accommodiez* vos paroles à l'âge et aux inclinations de chacun.

Il se plaint aussi des personnes trop familières ou qui n'ont jamais que leurs propres histoires à raconter.

Il y a des gens vraiment insupportables : quand chacun est prêt à se mettre à table, ils demandent qu'on leur apporte papier et encre pour écrire ou qu'on leur baille le pot de chambre. Ceux-là faillent aussi grandement qui n'ont autres choses en bouche que leurs femmes et leurs enfants, disant : « Mon petit me fit tant rire hier ; vous n'avez jamais vu si gentil enfant, etc. »

Il dit enfin :

En essayant tes mains, chasse de ton esprit toute idée chagrine, dans un repas : Il ne faut « ni paraître triste, ni attrister personne ».

Le manuel d'Erasmus, dont l'influence fut profonde sur les mœurs du temps et s'exerça pendant de longues années encore après la disparition de l'auteur, est certainement, de tous les *Traité*s de *Civilité*, le plus connu aujourd'hui : c'est pour ainsi dire un des seuls dont la réputation soit parvenue jusqu'à nous.

Il en est d'autres, cependant qui, s'ils ne furent aussi célèbres, jouirent malgré tout d'un certain renom à leur époque. De ce nombre est, par exemple, la *Galathée*, de della Casa, traduite par Jean de Tournes et qui date de 1598.

Entre autres choses, on y recommande au lecteur de ne pas trop considérer la *civilité* comme une question d'ordre absolument inférieur.

Ne pense pas que les choses susdites te semblent estre de peu d'importance, d'autant que les légères playes, si elles sont en grand nombre, ne laissent pas de mener à la mort.

Le livre contient aussi plusieurs enseignements de ce genre :

Il n'est pas honnête à un gentilhomme bien appris de se préparer devant un chacun pour aller à ses nécessités naturelles, et, ayant mis fin à icelles, il n'est pas bienséant de se revestir en présence d'autrui.

Encore ne trouvé-je pas bon que, revenant d'icelles, il se lave les mains en présence d'une honneste compagnie, pour ce que la raison pour laquelle il se lave représente quelque chose de maussade à l'imagination de ceux qui le voyent.

Pour la mesme raison aussi, quand on vient à rencontrer par chemin quelque chose de mauvais goût (comme il advint souvent), il n'est pas honneste de se tourner devers la compagnie et luy montrer ceste ordure. Encore moins doit-on présenter à autrui choses puantes, ce que quelques-uns ont accoustumé de faire avec grande importunité, se l'approchant eux-mêmes du nez et disant : « Hé, sentez un peu, je vous prie, comme ceci pue ! »

Il y en a encore d'austres qui, en toussissant ou esternuant font si grand bruit qu'ils estourdissent ceux qui sont à l'entour d'eux ; et y en a aussi qui, usans de peu de discrétion en semblables choses, crachent au visage de ceux qui sont à l'étour.

Austres encor se trouvent qui, en baillant, hurlent ou braillent comme un asne.

Au commencement du XVII^e siècle, parut également un opuscule fort curieux, édité en 1628 chez « Sébastien Chappellet au Chappellet » ainsi que le mentionne la suscription en tête de l'ouvrage. Il est imprimé en double texte, latin et français, et s'intitule : *Bienséance de la conversation entre les hommes*.

Il n'est pas défendu de supposer, malgré le manque absolu de preuves à cet égard, qu'il ait pu servir à l'éducation du personnage héroïco-burlesque poétisé par M. Rostand : le petit livre date, en effet, de l'enfance de Cyrano de Bergerac.

Peut-être l'auteur spadassin y a-t-il puisé ces façons suprêmement galantes qui lui permirent de rester toujours comme il faut au milieu de ses extravagances, et de tuer son monde... à la dernière mode.

Le manuel contient dix chapitres indiqués comme suit à la Table.

Du service divin.
Enseignements généraux et meslez touchant la civilité entre les hommes.

Des premiers devoirs et cérémonies en conversation.

De la façon de qualifier les personnes à qui on parle, *les adviser dire le mot.*

Des habits et parures du corps.

Du marcher soit à part soy, soit en compagnie.

Des devis et propos.

Des comportements en table.

Du service de table.

Du coucher.

Addition touchant les services et honneurs de table.

L'énumération de maximes est précédée d'une lettre de salutations ainsi conçue :

A la très noble et très florissante Jeunesse du collège des pensionnaires de la Compagnie de Jésus à la Flèche.

Les pensionnaires du Collège de la même compagnie au Pont-à-Mousson.

Honneur et salut.

Dans le chapitre traitant la « civilité entre les hommes », se trouvent entre autres ces principaux conseils.

Ne montre point à ton compagnon chose qui puisse lui faire bondir le cœur.

Ne chante point entre tes dents si tu n'es tout seul.

Ne sonne le tambour avec les doigts ou avec les pieds.

En baillant ne faut point hurler.

Quand tu te moucheras, ne sonne trompette du nez.

Escoutant ton régent ou bien le prédicateur, ne frétille point en toy-même, ne te pouvant tenir en ta peau, faisant de l'entendre et du suffisant au mépris des autres.

En présence d'une honneste compagnie l'on ne doit tourner le dos au feu, ni s'approcher plus que les autres, car l'un et l'autre sent sa prééminence.

Ne bransle la teste ni les jambes, n'esraille les yeux en tête, ne hausse un sourcil par-dessus l'autre, ne tords la bouche.

Ne tue puce ou autre sale bestiole en présence d'autrui.

Ne t'ageance à tout bout de champ le rabas, ou le bas de chausse.

Garde-toi d'être flatteur, car un tel homme montre d'avoir peu d'opinion du jugement de celui qu'il flatte, le tenant pour simplart.

Le visage ne soit comme d'un homme fantasque ou bizarre, sévère estonné, mélancolique,

chagrin, inconstant de façon que l'on y puisse remarquer quelque affection desreiglée.

Le passage traitant la conversation renferme aussi quelques bons enseignements. On lit ceci par exemple :

Si quelqu'un vient pour te parler tandis que tu es assis, lève-toi debout pour n'être point familier, bien qu'au reste il fut ton égal ou encore ton inférieur.

Quelques conseils aussi pour la manière de se tenir dans la rue.

Ne te pancede, regardant tout à l'entour de toy si es bien attifé.

Ne sors de la chambre avec la plume sur l'oreille ny à la bouche.

Ne t'enjolive de fleurs ou autres telles galanteries sur l'oreille.

Ne marche ny en dansant, ny trop courbé, ny en sautilant, ny en l'entrebaillant des talons.

Le chapitre de la table renferme des maximes très précises. D'ailleurs, tous les manuels de bienséance insistent sur la façon de se tenir à table et n'ont pas tort. N'est-ce pas d'après la manière de manger qu'on peut juger plus sûrement qu'ailleurs de la distinction ou de la vulgarité des gens.

Estant assis à table, garde-toi de cracher, tousser, de te moucher.

Ne romps le pain avec les mains mais avec le couteau, si ce n'estait un pain fort petit et tout frais.

Ne fais la *soupe au vin* si n'es le maistre de la maison.

Ne montre d'avoir pris grand plaisir à la viande.

Ne souffle sur les viandes, mais si elles sont chaudes, attends qu'elles se refroidissent.

Ne graisse ton pain tout à l'étour avec les doigts, mais le voulant couper, *torche* tes mains auparavant.

Si tu trempe en sauce ton pain ou ta chair, ne les trempe derechef après y avoir mordu.

Ne porte le morceau en bouche, tenant le couteau en main, à la manière des villageois.

Ne jette les yeux sur l'assiette des autres.

En *beuvant*, ne regarde çà et là.

Sorti que tu seras de table, ne porte le cure-dent en bouche ou sur l'oreille.

Ne te fasches en table quoiqu'il advienne.

Voici aussi quelques avis sur les services et honneurs de la table, le choix des morceaux.

L'on porte les cure-dents dans un beau plat, finalement sur un linge de belle et fine toile; se met le plat bassin et se donne l'eau à laver; s'il n'y en a qu'un de singulière prééminence, avec une serviette particulière, et aux autres avec la leur.

Quand on mesle en un mesme repas, chair ou poisson, on le cuit au tard, et le temps de le servir est au déclin de la chair, entre le rosty et le dessert.

On cosnaît un lourdaud à manger un œuf à la coque : voulant le manger, il faut avoir fait ses apprestes devant que le casser. Il se rompt par le bout menu : après ce s'oste le germe et une partie du blanc d'alentour, destrempant le reste avec le jaune et un peu de sel à tout la pointe du couteau, puis on le prend tout ainsi avec les apprestes.

Boire en mangeant un œuf est malséant et ressent sa gourmandise.

Le meilleur endroit des pigeonniers sont la cuisse et le ventre.

De mesme en une teste de veau, le plus délicat sont les yeux, la langue et la cervelle.

Pour les volaillies, ce proverbe « court assez que les cuisses des oiseaux qui volent sont les meilleures ».

Le poisson ne se coupe avec le couteau; toutefois la foye de brochet, la langue de carpe se partissent avec le couteau.

Le livre se termine sur l'article *dragées* et la conclusion à laquelle cet article donne lieu n'est pas banale.

Couronnons doucement l'œuvre avec les dragées; elles ne viennent sans apparat, mais portées honorablement en leur boîte.

Ce sont des richesses de par deçà, et vos tables ne se finissent guère plus honnestement par-delà que par nos dragées de Verdun. Elles ont, je ne sçay quoy parmi le doux air de leur sucre, canelles et anis, propre à vous haleiner une agréable bouffée de nos Canaries et vous esbaudir aimablement avec la ressouvenance de nos plus sincères affections en vostre endroit. Affections que nous allions à ce petit ouvrage pour vous témoigner que, si bien nous finissons ici ces petits avis, ce n'est que pour mieux commencer tout devoir envers nous de loyale amitié. Louange à Dieu et à la Glorieuse Vierge.

Nous avons cité les principaux Traités de Civilité, ceux qui exercèrent le plus d'influence. S'il y en a d'autres plus récents, il est à croire qu'ils laisseront peu de traces de leur passage. Mentionnons toutefois parmi ces derniers, le *Manuel de Bienséance* du Révérend Frère J.-B. de la Salle, qui

eut, de nos jours, une certaine vogue.

L'auteur ne fit, cependant, que reprendre à son compte les maximes d'Erasmus, en les expurgeant et les arrangeant — on doit le dire — de façon assez maladroite.

Vers le commencement de ce siècle, cette branche de l'éducation disparut de l'enseignement secondaire. Est-ce un bien ou un mal? On ne peut, malgré tout, qu'approuver ces paroles d'Erasmus, bon juge en la matière.

Bien que le savoir-vivre, dit-il, soit inné chez tout esprit bien réglé, faute de préceptes formels, des hommes honnêtes et instruits en manquent parfois, ce qui est regrettable.

Comme tous les genres un peu spéciaux, cette question de la civilité prêtait à la satire et devait avoir ses détracteurs. On lit à ce sujet dans les *Tableaux de Paris* de Mercier.

L'usage du monde dépend beaucoup de l'habitude : l'habitude seule vous fait discerner mille convenances que toutes les belles leçons du savoir-vivre ne nous apprendront pas.

Et ailleurs :

La vraie civilité a banni ces impertinentes politesses, si chères à nos aïeux. — etc., etc.

Mentionnons en terminant une locution proverbiale en Angleterre : *He is a Chesterfield*, employée pour désigner un homme parfaitement élevé. Elle a son origine dans l'anecdote authentique suivante. Lord Chesterfield étant à l'agonie et des amis venant le voir, il n'oublia pas, sur le point de rendre le dernier soupir, d'offrir une chaise à ses visiteurs. Cette anecdote nous a semblé de circonstance ici : n'est-ce pas là le comble de la bienséance?

Elle montre, en tous cas, que les hommes d'autrefois savaient rester fidèles aux enseignements de leur enfance, et, profondément imbus des doctrines du savoir-vivre, poussaient la correction et la logique jusqu'à savoir mourir... galamment.

LOUIS BONNEFIN.



LIBRAIRIE ASSORTIE

13321 1 33

METRE 0 75

LIBRAIRIE ASSORTIE

13321 1 33

